Élisabeth Schwartz, « Le *Descartes* de Jules Vuillemin et sa contribution à sa *Philosophie de l'algèbre* », *Les Études philosophiques* 2015/1 (n° 112), p. 31-50.

Il ne s’agit pas à proprement parler d’un article sur Descartes, ni même sur l’interprétation de Descartes par Jules Vuillemin, mais d’une réflexion sur le cheminement méthodologique et philosophique de ce dernier où l’ouvrage de 1960, *Mathématiques et métaphysique chez Descartes* constitue un important « point d’inflexion » (p. 32). Vuillemin s’y sépare en effet d’une certain modèle historiographique, hérité de Martial Gueroult, pour s’engager dans une démarche où histoire de la philosophie et histoire mathématique s’éclairent réciproquement, ouvrant la voie à une théorie de la classification des systèmes (Sur ce point, voir en particulier *Nécessité ou Contingence. L’aporie de Diodore et les systèmes philosophiques*, Paris, Minuit, 1984). « L’intrication de considérations structurales proprement mathématiques avec les maximes gueroultiennes » (p. 41) est ce qui fait alors le cœur de cette la méthode de Jules Vuillemin, celui-ci ayant précisément découvert chez Descartes un modèle algébrique dont l’originalité et les limites importent à la réflexion historique, mais aussi à l’ambition de constituer une philosophie au présent. Cette « méthode des structures » solidaire de la voie de « l’intuitionnisme » – dont l’analyse de la résolution cartésienne du problème de Pappus dans *Mathématiques et métaphysique chez Descartes* constitue, selon nous, la manifestation la plus nette – est ce qui fait émerger l’idée de « classe de système ». Son grand principe est que « l’analyse des structures précède l’analyse des problèmes particuliers » (p. 38), ce qui a pour principale vertu, en philosophie comme en mathématiques, que l’esprit fini puisse se porter là où précisément il n’a pas immédiatement accès. Dans une tradition qui relie Descartes à Fichte, cette méthode signifie concrètement que tout problème philosophique s’engendrera à partir de l’intuition du moi fini, déterminant les objets considérés tout en traçant les limites de cette détermination. Le rapport de Descartes aux courbes transcendantes incarne ce double mouvement heuristique et limitatif. Car, comme y insiste l’A., Vuillemin hérite aussi de Gueroult l’idée d’une auto-limitation du cartésianisme (p. 43) qui ruine toute extension de la géométrie analytique au-delà de ce qu’elle met précisément au jour : « Les Mathématiques de Descartes sont plus riches que sa *Géométrie* », écrit J. Vuillemin au début de son ouvrage (*Mathématiques et métaphysique chez Descartes*, Paris, PUF, « Épiméthée », 19872, p. 9). Une telle ambivalence en doit toutefois pas être restreinte à Descartes : elle porte en germe l’histoire future de l’idéalisme, Vuillemin opposant le « quasi-criticisme de la Règle VIII » et sa doctrine de la limitation de la connaissance au clair et distinct au « fichtéanisme » que rend justement possible l’analogie cartésienne entre mathématiques et métaphysique (p. 44 ; voir aussi la conclusion p. 49). Au total *Mathématiques et métaphysique chez Descartes* constitue à la fois le lieu d’une vision globale de l’histoire de la philosophie moderne et le laboratoire d’une méthode dont Vuillemin, sans pouvoir la mener entièrement à son terme, voulait tirer une compréhension nouvelle de la philosophie.

O.D.